

Jours de malheur

Les cloches de Notre-Dame sonnent pour les morts. Claes, le brave des braves, considéré comme hérétique, vient d'être condamné au bûcher. La veille de son supplice, sa femme et son

fils demandèrent aux juges de pouvoir entrer dans la prison, ce qui leur fut accordé.

Il les embrassa en pleurant, mais fut le premier qui eut les yeux secs, parce qu'il le voulait, étant homme et chef de famille.

- J'irai au roi Philippe, il fera grâce, disait Soetkin en larmes.

Claes répondit :

- Le roi hérite des martyrs. Puis il ajouta :

- Fils, tu péchas souvent, courant les grands chemins, ainsi que font les mauvais garçons ; il ne faut plus le faire, mon enfant, ni laisser seule au logis la veuve affligée, car tu lui dois défense et protection, toi, le mâle.

- Père, je le ferai, dit Ulenspiegel.

Puis le geôlier entra et dit qu'il fallait partir.

Ils s'en furent, le fils soutenant la mère.

- Veille sur elle, cria encore Claes.

A la nuit noire, Ulenspiegel et Soetkin s'approchèrent du bûcher et du corps calciné de Claes. Le sergent de garde voulut les en empêcher :

- Messire sergent, lui dit Ulenspiegel, je suis le fils orphelin de celui qui a été brûlé, et cette femme est sa veuve. Nous ne voudrions que baiser ses restes et avoir un peu de ses cendres en mémoire de lui. Permettez-le-nous, messire, vous qui n'êtes point soudard étranger, mais bien fils de ce pays.

- Qu'il soit fait comme tu le veux, répondit le sergent.

Ulenspiegel prit, là où était le cœur, un peu de cendres du mort. Puis s'agenouillant, Soetkin et lui prièrent. Quand l'aube parut blême, ils étaient encore là tous deux. Mais le sergent les chassa, de peur d'être puni à cause de son bon vouloir.

En rentrant, Soetkin prit un morceau de soie rouge et un morceau de soie noire ; elle en fit un sachet, puis elle y mit les cendres. Au sachet, elle cousit deux rubans afin qu'Ulenspiegel le pût toujours porter au cou. En lui mettant ce sachet, elle lui dit :

- Que ces cendres qui sont le cœur de mon homme, ce rouge qui est son sang, ce noir qui est notre deuil, soient toujours sur ta poitrine, comme le feu de la vengeance contre les bourreaux.

- Je le veux, dit Ulenspiegel.

La veuve embrassa l'orphelin, et le soleil se leva.

Le lendemain, les sergents et les crieurs de la commune vinrent au logis de Claes, afin d'en mettre tous les meubles dans la rue et de procéder à la vente de justice.

Soetkin, assise chez Nele, vit sans crier ni se plaindre, enlever ses humbles richesses. Tout fut vendu à l'encan.

Et c'est le doyen des poissonniers, celui-là même qui avait dénoncé Claes qui acheta tout à vil prix pour le revendre. Il semblait se réjouir, comme une belette suçant la cervelle d'une poule.

Ulenspiegel disait en son cœur : « Tu ne riras pas longtemps, meurtrier ! »

- Tu mourras de vilaine mort, persécuteur des orphelins, disait Soetkin.

Le soir, ceux de Damme jetèrent des pierres dans ses vitres et sa porte fut couverte d'ordures. Il n'osa plus sortir de chez lui.

Cependant, Katheline fit un rêve : elle vit Satan emportant au plus profond des enfers l'âme du pauvre empereur Charles-Quint. Puis elle vit Madame la Vierge mener Claes au plus haut du ciel, où il n'y avait que des étoiles serrées par grappes à la voûte. Là, les anges le lavèrent et il devint beau et jeune. Et le ciel se referma.

- Il est en gloire, dit sa veuve.

- Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel.



Les jours passaient infiniment tristement. Soetkin ne pouvait plus travailler. Elle se tenait sans cesse devant le feu, toussant et courbée. Nele lui donnait les meilleures herbes et les plus embaumées ; mais nul remède ne pouvait la soulager. Ulenspiegel ne sortait plus de la chaumière, craignant que Soetkin ne mourût quand il serait dehors. Elle était si faible qu'elle ne pouvait

plus quitter son banc.

Enfin, desséchée de douleur, elle dit un soir :

- Claes, mon homme ! Thyl, mon fils ! merci, Dieu qui me prends !

En soupirant, elle mourut.

Ulenspiegel et Nele la veillèrent ensemble, et, toute la nuit, ils prièrent pour la morte.

A l'aube, une hirondelle entra par la fenêtre ouverte. Nele dit :

- L'oiseau des âmes, c'est un bon présage : Soetkin est au ciel.

Ulenspiegel murmura :

- Père et mère, les cendres battent sur ma poitrine, je ferai ce que vous demandez.

Le jour parut plus clair. Ulenspiegel vit des milliers d'hirondelles rasant les prairies, et le soleil se leva.

Soetkin fut enterrée au Champ des pauvres.



Depuis la mort de Soetkin, Ulenspiegel, rêveur, dolent ou fâché, errait par la cuisine, n'entendant rien, prenant la nourriture et la boisson qu'on lui donnait, sans choisir. Il se levait souvent la nuit.

En vain, de sa douce voix, Nele l'exhortait à l'espérance ; vainement Katheline lui disait qu'elle savait que Soetkin était en paradis auprès de Claes ; il répondait à tout :

- Les cendres battent.

Il était comme un homme affolé, et Nele pleurait le voyant ainsi.

Cependant le poissonnier demeurait en sa maison, seul, comme un paricide. Il n'en osait sortir que le soir ; car les hommes et les femmes, en

passant près de lui, le huaient et l'appelaient meurtrier, et les petits enfants fuyaient devant lui, et les chiens grondaient. Il errait seul, n'osant se montrer.

Ulenspiegel, un soir, se mit sur le seuil de la porte. Le tonnelier, le voyant si rêveur, lui dit :

- Il faut travailler de tes mains et oublier ce coup de douleur.

Ulenspiegel répondit :

- Les cendres de Claes battent sur ma poitrine.

- Ah ! fit l'autre, il mène plus triste vie que toi, le poissonnier. Nul ne lui parle et chacun le fuit. C'est grande punition.

- Les cendres battent ! dit encore Ulenspiegel.

Ce soir-là, tandis que la lune brillait claire, Ulenspiegel vit venir le meurtrier, et le frappa du poing au visage.

- Las ! dit le poissonnier, je te reconnais, tu es le fils. Aie pitié, je suis vieux et sans force. Ce que je fis, ce ne fut point par haine, mais pour servir Sa Majesté. Daigne me pardonner. Je te rendrai les meubles achetés par moi.

Et il voulut se mettre à genoux devant lui.

Ulenspiegel, le voyant si laid, si tremblant et si lâche, le jeta dans le canal.

Après quoi, il s'en fut.



Comme on souffrait au pays de Flandre ! Partout on arrêtait, on tuait, et le Roi héritait.

Ulenspiegel songeait constamment à Claes et à Soetkin, et pleurait silencieusement, cherchant remède à tous ces maux, et vengeance.

Il disait parfois :

- Les cendres de Claes battent sur ma poitrine, je veux sauver la terre de Flandre.

Il demandait aide et secours au grand Dieu du ciel et de la terre, mais il ne lui semblait pas en recevoir de réponse.

Une fois pourtant, il fit un rêve !

Son corps enlacé à celui de Nele, il lui sembla quitter la terre. Ils sentirent l'air les porter comme l'eau fait aux navires.

Puis ils n'aperçurent plus rien. Ballottés d'un pôle à l'autre, ils distinguèrent les esprits terrestres préparant les saisons et qui criaient : «Lumière ! sève ! gloire au roi Printemps !»

Au milieu d'un fracas infernal, Ulenspiegel n'oubliait pas ses préoccupations. Avec une virile assurance, il interrogea le temps et l'espace, il cria son souci :

- Les cendres de Claes battent sur mon cœur. La mort va fauchant par la terre de Flandre les hommes les plus forts, les femmes les plus mignonnes. Les privilèges sont brisés, les chartes anéanties. La famine ronge la Flandre. Ses tisserands et ses drapiers l'abandonnent pour aller chercher le travail libre à l'étranger. Bientôt elle mourra si l'on ne lui vient pas en aide.

Je sais que je ne suis qu'un pauvre petit bonhomme venu au monde comme n'importe qui, ayant vécu comme je le pouvais, imparfait, borné, ignorant, pas vertueux, digne d'aucune grâce humaine ou divine. Mais Soetkin mourut des suites de son chagrin, mais Claes brûla dans un terrible feu. Je voulus les venger, et le fis une fois. Je voulus aussi voir plus heureux ce pauvre sol où sont semés leurs os, et je demandai à Dieu la mort des persécuteurs. Il ne m'écoula point.

Ah ! qu'il sauve cette pauvre terre ! qui me dira ce que je dois faire ?
Soudain il entendit des voix :

*Par la guerre et par le feu
Par la mort et par le glaive
Cherche les Sept.*

*Dans la mort et dans le sang
Dans les ruines et les larmes
Trouve les Sept.*

*Laid, cruels, méchants, difformes
Vrais fléaux pour la pauvre terre,
Brûle les Sept.*

- Ah ! dit Ulenspiegel, je ne comprends rien à ce langage. Vous vous moquez de moi sans doute ! Mais les voix reprirent :

*Quand le septentrion
Baisera le couchant,
Ce sera la fin des ruines.
Trouve les Sept
Et la Ceinture.*

La terre trembla et les cieux frémirent. Au milieu d'un tourbillon effroyable, Ulenspiegel entendit les esprits qui chantaient encore :

*Attends, entends et vois.
Aime les Sept
Et la Ceinture.*

Alors les coqs chantèrent, le rêve prit fin. Ulenspiegel s'éveilla et vit Nele endormie à ses côtés. Or, elle aussi avait entendu les mêmes paroles.